

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 27 (1894)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

EUG. MÉNÉGOZ. — LA THÉOLOGIE DE L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX¹.

Le remarquable ouvrage que M. Ménégos a consacré à la théologie de l'épître aux Hébreux, ouvrage qui a valu à son auteur le grade de docteur en théologie, a été signalé et discuté, dès sa publication, par la plupart de nos feuilles religieuses. Il ne saurait être passé sous silence par les revues plus spécialement théologiques, car il est autre chose qu'une œuvre éphémère, destinée à disparaître ou à tomber sous peu dans l'oubli. Il marque un sérieux et heureux effort de notre théologie de langue française et, pour user d'un cliché qui est dans le cas présent une vérité, il comble une importante lacune.

M. M. ne s'applique pas, comme l'a fait Riehm dans une volumineuse monographie, à rechercher toutes les idées théologiques de l'épître aux Hébreux ; il s'en tient uniquement aux doctrines spéciales que l'écrivain sacré s'est proposé de mettre en lumière. En suivant cette marche, M. M. se conforme aux indications de l'épître elle-même et reste fidèle à l'inspiration maîtresse de l'auteur biblique qui ne traite à fond qu'un seul sujet, auquel se rattachent toutes ses autres pensées : l'idée du sacrifice rédempteur de Jésus-Christ (VI, 1-3 ; VIII, 1).

Cependant, en plaçant au cœur même de son travail la doctrine centrale de la rédemption, le savant interprète ne l'isole pas de ses tenants et aboutissants. Il embrasse le sujet dans toute son am-

¹ *La théologie de l'épître aux Hébreux*, par Eug. Ménégos, professeur à la Faculté de théologie de Paris. Un fort volume de 298 pages. Paris, Fischbacher 1894.

pleur ; il met les lecteurs en état de se former eux-mêmes une opinion, de contrôler les assertions de leur guide, de connaître et d'apprécier les essais de solution auxquels l'épître a donné naissance.

A cet effet, M. M. examine, dans une introduction substantielle, l'épître elle-même en ce qui concerne son but, ses lecteurs, sa date, son auteur, les faits saillants de son histoire (p. 9-76). Passant au contenu théologique de l'épître, il expose successivement, dans leur relation organique, les idées de l'auteur sur le Christ, sur le sacrifice du Sauveur, sur la foi, sur la loi, sur les choses finales (77-175). Il recherche ensuite les sources de cette théologie (176-219) et il en étudie l'influence sur la dogmatique chrétienne (220-252). Dans un chapitre final, il essaye de déterminer la valeur permanente de cette remarquable conception théologique, en la dégagant de la forme contingente et transitoire qu'elle a revêtue (220-289). Par ces deux derniers chapitres, qui forment la partie la plus neuve de l'ouvrage de M. M., cette étude sort des limites plus étroites que s'étaient tracées les interprètes précédents et apporte une contribution précieuse non seulement à la théologie biblique, mais aussi à la dogmatique chrétienne.

Suivant M. M., l'épître aux Hébreux a un caractère essentiellement ecclésiastique. L'auteur se sert d'un exposé théorique pour atteindre un but pratique : il s'applique à prouver théoriquement la supériorité du christianisme pour retenir pratiquement les fidèles dans l'Eglise. S'adressant à d'anciens Juifs convertis au christianisme, il s'efforce de combattre le prestige du culte lévitique, de repousser les assauts du judaïsme, d'empêcher le retour à la religion de l'ancienne alliance. L'hypothèse récemment émise d'après laquelle l'épître serait adressée à des pagano-chrétiens, est discutée avec soin par M. M. qui, se fondant sur des arguments qui nous semblent décisifs, la repousse résolument. Nous serions moins affirmatif quant à la date de la composition : M. M. la place entre l'an 64 et l'an 67. L'*autor ad Hebræos* s'est parfaitement révélé à nous dans son écrit (p. 45-48, 65) ; cependant s'il nous est possible de reconstruire sa physionomie morale et religieuse, les données positives nous manquent pour retrouver son nom. Un aperçu sur l'histoire de l'épître clôt l'introduction de M. M. (65-76).

L'exposé de la théologie de l'épître aux Hébreux forme le corps principal de l'ouvrage de M. M. Cet exposé s'ouvre par une étude sur la christologie. La christologie de l'épître est manifestement

l'essai d'un philonien cherchant à se rendre compte, avec ses prémisses philosophiques, de la personnalité mystérieuse du Christ (p. 100). Le savant et judicieux exégète note avec autant de pénétration que d'indépendance les divergences qui distinguent la christologie officielle et celle de l'épître aux Hébreux. Peut-être pourrait-on reprocher à M. M. d'avoir trop isolé les idées de l'auteur concernant la personne du Christ de celles qui se rapportent à l'œuvre rédemptrice du Sauveur. Christ étant le révélateur de Dieu et, par-dessus tout, le sacrificateur suprême, il est impossible de séparer la personne du Christ et son œuvre. — Le point le plus important et en même temps le plus difficile et le plus discuté de la conception religieuse de l'épître, le nœud central de sa théologie, est la notion du sacrifice. M. M. s'y est arrêté longuement. Il nous paraît avoir prouvé, d'une façon péremptoire, et contrairement à l'opinion de quelques exégètes contemporains, que l'auteur de l'épître n'a pas vu dans la mort du Christ un châtiment substitutif ; il assimile le sacrifice du Christ aux sacrifices lévitiques. « Abstraction faite de sa valeur intrinsèque, la mort du Christ n'a pas un autre sens que la mort des victimes immolées à Dieu dans le temple de Jérusalem. La différence n'est pas dans la notion même du sacrifice, mais dans la valeur respective des victimes. » (p. 118). — L'analyse de la notion de la foi se distingue, dans l'exposé de M. M. par les qualités de perspicacité et de vigueur que nous rencontrons dans ses précédents chapitres. J'y signalerai principalement les pages consacrées à la différence entre la foi et la croyance, et l'interprétation si lumineuse et si concluante des deux passages fameux (VI, 4-8 ; XII, 16-17) qui scandalisaient Luther et qui ont donné tant de mal aux exégètes et aux dogmaticiens : M. M. montre parfaitement qu'il s'agit, dans ces déclarations, non pas des chutes morales du chrétien, mais de l'apostasie du fidèle abandonnant l'Eglise (p. 145, 150-156). Des deux chapitres suivants sur la loi (157-165) et les choses finales (166-175), c'est le dernier qui renferme les aperçus les plus importants pour l'intelligence de notre épître.

Le chapitre sur les origines de la théologie de l'épître aux Hébreux comprend quelques-uns des problèmes les plus intéressants que soulève notre écrit. A quelle école l'auteur s'est-il formé ? Quelle a été son éducation religieuse et théologique ? M. M. écarte ou réduit à fort peu de chose l'influence des écoles palestiniennes et celle du paulinisme. A la question des rapports de notre épître avec le paulinisme, M. M. donne une réponse qui ne manquera

pas de provoquer bien des critiques et qui, je l'avoue, ne m'a pas convaincu non plus. Je ne saurais admettre, comme mon éminent collègue, que les passages parallèles signalés entre les épîtres de saint Paul et la nôtre ne sont autre chose que des coïncidences fortuites et des analogies s'expliquant sans peine par le type commun de l'enseignement religieux dans les synagogues, par l'étude des mêmes documents sacrés et par la communauté de la foi chrétienne (p. 182). Sans doute quelques-uns des rapprochements invoqués par les critiques peuvent paraître problématiques, d'autres même invraisemblables ; mais le problème de la dépendance littéraire de nos documents ne forme qu'un des éléments de la question plus générale : la théologie de l'épître aux Hébreux s'explique-t-elle, dans son ensemble et dans ses détails, sans qu'on soit obligé de recourir au paulinisme comme à l'un de ses facteurs essentiels ? Répondre affirmativement à la question ainsi posée, c'est à mon sens se heurter à des difficultés insolubles et méconnaître le caractère du paulinisme et celui de notre épître, dont je suis loin de contester l'originalité relative. Après cela, je m'empresse de reconnaître que les pages consacrées à la comparaison de la théologie des « Hébreux » avec celle de l'apôtre Paul appartiennent aux plus ingénieuses et aux plus suggestives du volume. Je citerai en première ligne les remarquables développements concernant les notions respectives des deux écrivains concernant la mort du Christ ; la plupart des critiques ont eu le tort d'expliquer la théorie de notre auteur à l'aide des catégories pauliniennes, et ont prêté à l'épître aux Hébreux des opinions particulières à l'apôtre des Gentils. M. M. a soigneusement évité cette erreur.

C'est dans le philonisme que M. M. trouve avec raison le moule dans lequel l'auteur de l'épître aux Hébreux a coulé la substance religieuse de sa foi. Tout ce que le savant interprète a écrit sur les rapports de notre épître avec le philonisme est excellent, et je ne vois pas comment on pourrait réfuter ou même entamer les déductions rigoureuses et lumineuses de M. M. C'est tout au plus si l'on peut regretter que l'analyse minutieuse et précise des analogies entre les deux auteurs n'ait pas été complétée ou soutenue par une synthèse embrassant la conception dominante et l'idée maîtresse de Philon et de l'*autor ad Hebræos* : le dualisme qui règne entre le κόσμος ὁρατός et le κόσμος νοητός, dualisme qui est à la base de la christologie et de la sotériologie de l'épître aux Hébreux, disparaît un peu ou s'efface sous l'accumulation des détails donnés

par le commentateur, qui ne fait pas saillir les grandes lignes avec la rigueur qu'il apporte à l'examen des points particuliers.

J'ai déjà relevé l'importance du chapitre sur la part qui revient à la théologie de l'épître aux Hébreux dans l'histoire des dogmes : c'est, si je ne me trompe, l'une des parties les plus originales de l'ouvrage entier. Sans prétendre à être complet, M. M. a esquissé de main de maître les traits généraux d'une histoire qui n'a pas encore été écrite. En appliquant ces procédés et cette méthode aux autres types doctrinaux du Nouveau Testament, on éclairerait la théologie biblique et l'histoire des dogmes d'un jour précieux autant qu'inattendu. Que l'on suive, par exemple, les remarques de M. M. sur la confusion opérée par les docteurs entre le sens propre et le sens figuré du mot *sacrifice*, et l'on débrouillera quelques-unes des principales difficultés que présente l'histoire des dogmes. Faut-il noter encore quelques points de détail ? Il me semble que l'influence de l'épître aux Hébreux sur la conception socinienne n'a pas été relevée avec assez de force, bien qu'elle soit pour le moins aussi décisive que l'action exercée par notre auteur sur la théologie arminienne. Par contre, je souscris complètement aux observations critiques que suggère à M. M. l'exégèse de Ritschl ; il y a bon nombre d'années, en suivant à Göttingue le cours de Ritschl sur l'exégèse de l'épître aux Hébreux, j'avais été frappé par « les tours de force exégétiques vraiment extraordinaires au moyen desquels Ritschl essaye de ramener la doctrine de l'expiation substitutive de Paul à la doctrine du sacrifice de l'épître aux Hébreux. » (p. 245-246).

Les conclusions de l'ouvrage de M. M. dépassent le cadre d'une simple étude de théologie biblique. Elles seront lues avec intérêt et avec fruit par tous ceux qui estiment que notre dogmatique a besoin d'être revisée sans cesse et vivifiée au contact de plus en plus approfondi des documents bibliques. Les résultats formulés par M. M. portent sur quelques-uns des problèmes les plus importants de la doctrine chrétienne : la personne du Christ, l'œuvre rédemptrice du Sauveur, l'appropriation subjective du salut. Les qualités qui caractérisent les essais de solution proposés par M. M. sont l'indépendance et la circonspection. Il sait à la fois rompre le joug de préjugés séculaires et ignorer là où, à ses yeux, les éléments d'une réponse claire et définitive nous font défaut. Distinguant entre l'idée qui se trouve à la base du sacrifice rituel et la forme dont l'épître a revêtu cette idée, il maintient pieu-

sement la vérité religieuse tout en n'hésitant pas à sacrifier l'expression théologique : le Christ a offert à Dieu ce qu'il avait de plus précieux, sa propre vie. A cet égard, la mort du Christ traduit effectivement l'idée génératrice du sacrifice rituel. L'essai de conciliation tenté par le dogmaticien entre l'épître aux Hébreux et la conception paulinienne mérite d'être pris en sérieuse considération, bien que M. M. se garde d'aller au delà d'une formule tout à fait générale. Les pages consacrées à la christologie m'ont moins satisfait que celles qui traitent de l'œuvre rédemptrice, mais c'est moins au dogmaticien qu'à l'exégète que s'adressent mes objections. Est-il bien sûr que toute idée d'assimiler le Christ à Jéhovah est étrangère aux écrivains bibliques ? Comment rendre compte de la substitution du Seigneur à Dieu dans une série de citations empruntées à l'Ancien Testament ? Comment affirmer que l'adoration du Seigneur était complètement inconnue à ceux qui s'appellent fréquemment les fidèles « invoquant le nom du Seigneur ? » Voir 2 Cor. XII, 9 ; Apoc. XXII, 20 ; Act. I, 24-25 ; VII, 59 ; Jean XX, 28. Les réflexions finales de l'auteur sur le salut par la foi, sur la distinction entre la foi et la croyance, sur la part de vérité et d'erreur que renferment l'orthodoxie et le libéralisme, reproduisent la substance d'une brochure publiée par M. M. il y a quinze ans et vivement discutée par ses adversaires de droite et de gauche¹. Il nous semble que ces réflexions n'ont rien perdu de leur vérité et de leur force.

Le présent article ne donne qu'une faible idée de la richesse de l'ouvrage que j'annonce. Le lecteur y recueillera maintes observations fines et judicieuses ; ailleurs, il sera arrêté par des considérations qui, si elles appellent la critique, stimulent la réflexion. Quoi de plus juste que les remarques sur l'esprit pédagogique de notre auteur (p. 47-45), sur l'art des transitions où il excelle (p. 52), sur le rapport de la notion de la préexistence et de l'idée de la naissance miraculeuse qui, combinées dans le dogme ecclésiastique, s'excluent primitivement et partent de prémisses opposées (p. 91) ? D'autre part, il est difficile de ne pas faire ses réserves en présence d'assertions comme celle-ci : l'apôtre Paul est dogmaticien, l'auteur de l'épître aux Hébreux est purement bibliciste (47, 52, 53). N'est-il pas certain que Paul est théopneuste aussi convaincu que l'*autor ad Hebræos*, et celui-ci n'a-t-il pas à plusieurs reprises hasardé des

¹ *Réflexions sur l'évangile du salut*. Paris 1879.

preuves spéculatives et dogmatiques? (Voir par exemple II, 10 : ἔπρεπεν.) Ajouterai-je que j'ai été surpris de rencontrer sous la plume érudite et compétente de M. M. les étranges malentendus auxquels la notion ritschlienne des *jugements de valeur* a trop souvent donné lieu (129)? Sans doute Ritschl est en partie responsable des méprises qu'a fait naître son style entortillé, mais M. M. est assez versé dans les arcanes de la théologie allemande pour déchiffrer le grimoire du maître de Göttingue.

Quoi qu'il en soit de ces querelles de détail, nous ne saurions trop recommander l'ouvrage de M. M. aux jeunes théologiens en quête d'une méthode de travail. Ils trouveront ici un guide sûr, éclairé, possédant avec une érudition nourrie et précise la sympathie pour le sujet traité et l'indépendance à l'égard des idées reçues. Ils apprendront surtout une chose qu'oublient de plus en plus les théologiens de nos jours, et qui cependant est l'un des signes les plus manifestes de l'esprit vraiment scientifique : l'intelligence claire et forte de la limite qui sépare les assertions démontrables et celles qui ne sont que vraisemblables ou simplement possibles.

P. LOBSTEIN.

UN NOUVEAU LIVRE SUR LE SYMBOLE DES APOTRES¹.

On sait qu'en Allemagne des débats récents ont remis à l'ordre du jour la question des origines, de l'histoire et de la valeur du symbole dit apostolique. Une nuée de brochures se sont abattues sur le problème et l'ont rendu parfois plus obscur encore et plus difficile à déchiffrer. L'animosité des partis, les querelles du jour, la politique ecclésiastique, le préjugé dogmatique, les préoccupations liturgiques ou purement pratiques, ont passionné la discussion et ont trop souvent fait dégénérer en controverse ecclésiastique ou doctrinale un débat auquel il importe de conserver la sévérité d'une recherche purement objective et historique. La plupart des

¹ *Das apostolische Symbol. Seine Entstehung, sein geschichtlicher Sinn und seine ursprüngliche Stellung im Cultus und in der Theologie der Kirche. Ein Beitrag zur Symbolik und Dogmengeschichte* von D. Ferdinand KATTENBUSCH, ordentlichem Professor der Theologie in Giessen. Erster Band : Die Urgestalt des Taufsymbols. P. XIV. 410. — Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung 1894. — Prix : 14 marcs (17 fr. 50).

innombrables études qui surgirent dans ces dernières années n'ont guère vécu plus d'un jour, et leur durée éphémère se justifie par leur insignifiance. Quelques travaux cependant resteront, sinon comme des monuments impérissables et définitifs, du moins comme des pierres numéraires, marquant un tournant du chemin parcouru, une étape importante et décisive du progrès réalisé. Qu'il me soit permis de signaler sans retard le livre qui représente avec une compétence magistrale l'état actuel des recherches sur le symbole apostolique. M. F. Kattenbusch, professeur à Giessen, connu déjà par une série de travaux qui font de lui l'un des rénovateurs de la symbolique usuelle, vient de publier le premier volume d'un ouvrage, dans lequel il se propose de raconter les origines du *Credo*, d'en déterminer le sens originel et historique, d'en marquer la place primitive dans le culte et la théologie de l'Eglise. Le volume paru ne réalise jusqu'ici qu'une part du programme que s'est imposé l'historien. L'auteur aborde, dans le livre que j'annonce, la tâche la plus compliquée, la plus ardue et, il faut bien l'ajouter, la moins attrayante du problème que soulève le symbole apostolique. M. Kattenbusch essaye de fixer la forme primitive du symbole baptismal. Il reprend et refait, avec une précision et une érudition merveilleuses, la vaste et minutieuse enquête que ses prédécesseurs avaient ouverte sur la matière; il contrôle leurs travaux, vérifie leurs assertions, compare leurs procédés et leurs résultats, remontant partout aux sources, dépouillant tous les documents, suivant toutes les pistes, recueillant tous les textes dont il fait la critique, apprécie la valeur et mesure la portée. Son livre se divise en deux parties, dont la première est consacrée aux formules occidentales, (p. 59 à 215) et la seconde aux formules orientales (216 à 392). Un supplément (392 à 410) renferme une série de pièces justificatives et d'éclaircissements. Je me réserve de parler en détail des résultats et de l'importance de ce bel ouvrage lorsque le second volume aura été publié; il paraîtra dans un ou deux ans. Pour le moment il suffisait d'annoncer ce livre qui fournit à toute étude sur le symbole sa base indispensable, la collection complète et scrupuleuse des textes. Un ouvrage de cette nature suppose chez son auteur et exige de lui non seulement une science étendue et scrupuleuse, une connaissance approfondie des sources et des documents, mais aussi une série de qualités morales qui sont l'ornement et la force du vrai savant: le désintéressement et l'abnégation qui s'effacent et s'oublient en présence de la tâche à fournir et qui s'attachent aux

sujets les plus ingrats et en apparence les plus arides, la persévérance qui tend invariablement vers le but à atteindre et ne se laisse arrêter par aucun obstacle, la probité intellectuelle que n'altèrent point les passions du moment et qui seule sait inspirer et mériter la confiance, enfin et surtout la vertu qui est la source dernière de toutes les autres, je veux dire l'amour incorruptible et la poursuite infatigable de la vérité. L'auteur du présent livre a rempli, dans la plus large mesure, toutes ces conditions si rares et si difficiles ; nous lui souhaitons la force et le courage nécessaires pour mener à bonne fin une œuvre qui, une fois achevée, fera honneur à la théologie contemporaine et dont nous serons heureux d'entretenir plus longuement nos lecteurs.

P. LOBSTEIN.

R. FAVRE. — LES PRINCIPES PHILOSOPHIQUES DE LA THÉOLOGIE DE RITSCHL¹.

Ce petit ouvrage fait honneur à M. Favre qui en est l'auteur et à la Faculté de théologie à laquelle il a été présenté comme thèse de licence. Malgré le grand nombre d'articles, d'études et même de gros livres qui ont paru déjà sur l'œuvre de Ritschl, il reste beaucoup d'équivoques à dissiper et beaucoup de points à éclaircir pour que nous soyons au clair sur la pensée de cet éminent théologien. Cela est surtout vrai du public de langue française. Non seulement nous sommes accoutumés à une précision que nous ne retrouvons guère dans les auteurs allemands, mais encore notre langage, même philosophique, est plus concret que le leur, et nous sommes obligés pour les comprendre de faire constamment une sorte de transposition et de nous imaginer par des exemples ce qu'ils expriment en formules générales. M. Favre, dont l'ouvrage représente une somme de travail considérable, n'aurait-il pas pu, ayant réussi le plus, entreprendre le moins, et faire pour nous cette transposition nécessaire ? A-t-il assez « repensé » à la manière française, la pensée des auteurs allemands qu'il a étudiés avec tant de soin ? Il me pardonnera cette observation, que je fais surtout en vue de ses publications futures.

¹ *Les principes philosophiques de la théologie de Ritschl*, par Robert Favre. — Vevey, Klausfelder, 1894, 186 pages.

Du reste, si le style de cet ouvrage est abstrait, c'est aussi que la pensée en est très serrée. M. Favre a voulu examiner de près la théorie de la connaissance dont Ritschl s'est servi pour établir sa dogmatique; plus encore, le jeune théologien a voulu démêler chez Kant et chez Lotze les linéaments de la philosophie de Ritschl. Il résume d'abord sommairement, mais avec beaucoup d'exactitude, la théorie kantienne de la connaissance, et celle Lotze, puis il étudie la théorie de la connaissance que Ritschl s'est formée en s'inspirant de ces deux philosophes. Le dernier chapitre, le plus intéressant, parce qu'il est le plus personnel, nous montre comment le théologien de Göttingue, appliquant sa théorie de la connaissance aux principales notions du christianisme, est arrivé à concevoir ces doctrines qui ont excité, on peut le dire, tant de scandale chez certains esprits et tant d'admiration chez d'autres.

M. Favre a prévu l'une des critiques qu'on pourrait lui faire et a déclaré lui-même qu'il ne résume que pour mémoire les théories de Kant. Si l'excellente analyse qu'il en donne a pu lui paraître à lui-même superflue, ce n'est point, certes, qu'elle le soit en réalité, mais c'est qu'elle ne fait pas assez corps avec le reste de l'ouvrage. Nous avons le résumé des doctrines de trois auteurs, plutôt qu'une étude comparative qui nous fasse voir avec netteté ce qu'ils tiennent l'un de l'autre, et par où ils diffèrent. Mais ce qui aurait ajouté notablement à l'intérêt de cette étude, c'eût été une conclusion plus développée. Les critiques très sérieuses, très graves que l'auteur fait dans les dernières pages au système de Ritschl prêtaient à une ample discussion.

M. Favre démontre, si j'ai bien compris, que Ritschl dépasse son maître Kant dans le sens de l'idéalisme subjectif, nie la réalité du noumène, n'admet que le phénomène et n'accorde de réalité au phénomène qu'autant qu'il est perçu par la conscience. Et voici la critique : Nous ne savons plus, dès lors, si les choses existent hors de nous, si Dieu, par exemple, est autre chose que la représentation que je m'en fais. Dès lors aussi le critère des opinions religieuses est tout subjectif, d'autant plus que Ritschl distingue entre la connaissance religieuse et la connaissance théorique jusqu'à les opposer l'une à l'autre, et que, d'après lui, « les appréciations religieuses reposent uniquement sur les sentiments de plaisir ou de déplaisir éprouvés par l'individu. »

Cette critique paraît très forte au premier moment. Réflexion faite, on se demande si nous connaissons autre chose, en définitive,

que nos impressions, si nous pouvons avoir une représentation quelconque d'un être *en soi*, autrement que par les impressions que nous éprouvons, et s'il est nécessaire, dès lors, de raisonner sur ce qu'est l'être en soi, c'est-à-dire sur ce que nous ne pouvons précisément pas connaître. Est-il vrai qu'une pareille doctrine ôte à la théologie tout caractère scientifique? Ne serait-ce pas plutôt le contraire? Ne serait-ce pas lui donner une méthode plus sûre, plus positive, que de reporter l'attention des théologiens vers les faits, vers les manifestations religieuses de l'humanité dans leur ensemble et dans leur évolution, en les considérant comme la source de la connaissance religieuse, et ce sentiment de plaisir et de déplaisir dont parle Ritschl n'est-il pas un critère suffisant si l'on entend par là le remords, l'adoration, tout ce qui constitue en réalité la vie religieuse, surtout si ce sentiment est sans cesse épuré par l'exemple et l'influence du Christ historique?

Poser le problème en ces termes, c'est peut-être le simplifier violemment. Le définir seulement est impossible en quelques pages. Je regrette d'autant plus que M. Favre ne s'y soit point engagé. Les qualités de logicien, l'exactitude, la sûreté dont il fait preuve donnent à présumer qu'il l'aurait discuté avec bonheur. Félicitons-le de la solide étude qu'il vient de publier et souhaitons que sa plume ne reste pas longtemps au repos.

M. M.

REVUES

NEUE KIRCHLICHE ZEITSCHRIFT

Septième livraison.

Braune : Diaconesse et sœur de charité. — *G. Schnedermann* : Les discussions modernes sur la notion du règne de Dieu dans le N. T. — *Tilemann* : Essai d'une nouvelle division de l'épître de Jacques.

Huitième livraison.

Gaupp : L'originalité d'Ezéchiel. — *Petri* : L'album du colloque de Lichtenberg sur l'Elbe (1576), conservé dans la bibliothèque de Zillerfeld dans le Harz. — *Neelsen* : Le Seigneur Jésus a-t-il cru? — *Freybe* : Le repas de funérailles chez les Allemands.